

MEMOIRES D'UNE VIEILLE CHAZELLOISE. Madame C. née en 1901

1° partie

Je suis entrée en chapellerie en 1919 chez Morreton. On faisait le chapeau de paille et les cloches de feutre. J'étais à l'emballage des chapeaux de paille.

Quand Monsieur Dominique Morreton est rentré de la guerre, il a installé la fabrication du chapeau de feutre au complet. J'ai alors travaillé à la garniture des chapeaux de feutre.

Nous travaillions 9 heures par jour et 6 jours par semaine. Au bout de 6 mois de travail environ, la semaine « anglaise » a été instituée ; nous avons congé le samedi après-midi. Il n'y avait alors ni congés payés, ni sécurité sociale, ni allocations familiales, ni allocations de retraite. On travaillait jusqu'à la mort. J'ai connu des ouvriers de 83 ans.

Chez Morreton on avait quand même des heures précises pour rentrer et sortir de l'usine. Chez Provot, il n'y avait pas d'horaires et surtout le samedi soir, il fallait finir les commandes. Les ouvriers de la finition et même les employés de bureau travaillaient jusqu'au dimanche matin, puisque, rentrant chez eux, ils croisaient les gens qui allaient à la première messe.

Mon père était fondeur chez Provot jusqu'en 1921. Le patron était un bon industriel mais très dur pour l'ouvrier. Ma tante, née en 1862, a été garnisseuse

chez Provot.

La contremaitresse donnait les chapeaux à garnir : dans chaque chapeau il y avait 2 pions qui représentaient la valeur du salaire pour ce travail. C'est le patron qui recevait le travail fini. S'il trouvait un chapeau mal garni, il fallait le refaire et rendre les deux pions. Le chapeau était donc fait deux fois pour rien !

J'ai entendu parler d'une grève chez Provot avant 1900.

Les ouvriers entraient à l'usine à 12 ans.

À la garniture, nous chantions en travaillant, surtout le soir quand on éclairait les lampes.

Nous fétions la Sainte-Catherine. Le patron accordait une heure. On apportait de la charcuterie, des gâteaux, du vin blanc. Nous mangions et chantions. Les hommes, eux, fêtaient la Saint-Jean.

Les chapeliers buvaient beaucoup. Dans la journée, des ouvriers sortaient de l'usine pour aller au café chercher des litres qu'ils ramenaient à brassées.

Le soir, quand il y avait du travail, les femmes emportaient des chapeaux à garnir chez elles à la veillée et les ramenaient le lendemain. On portait ces chapeaux dans des sacs confectionnés en tissu. J'ai vu aussi mon père, comme le père de mes amies, emporter des cloches à la maison pour les éjarrer en veillée. Mon père avait installé une table dans le couloir pour faire

ce travail. Il avait un grand couteau pour couper le jarre. D'autres le faisaient dans leur grenier. Ils travaillaient une partie de la nuit en chantant.

On travaillait aux pièces et on était payé à la quinzaine. On travaillait beaucoup. S'il n'y avait pas de chômage, on était heureux car on gagnait pour manger et s'habiller.

Je crois que le petit paysan, non propriétaire, était plus pauvre que l'ouvrier chapelier.

Mon père a connu de grandes périodes de chômage : jusqu'à 4 mois d'affilée, un été avant la guerre de 14. Pendant le chômage, le patron laissait les ouvriers s'embaucher où ils voulaient et ils pouvaient revenir quand la « morte » était finie. Pendant un chômage, mon père est allé travaillé à Romans dans la Drôme, dans une maison de chapellerie. Il en est revenu bien content car il ne pouvait pas vivre loin de son clocher carré.

Ma mère travaillait aussi en chapellerie.

Le dimanche matin, nous faisons vite un peu de ménage : 2 pièces sans eau ni électricité, puis le diner et l'après-midi, on allait se promener à la campagne. En général, nous passions l'après-midi chez des paysans amis près du bois Cotassier. Ma mère leur apportait mes vêtements trop courts pour leurs enfants car ils étaient pauvres. Ils nous offraient à manger du saucisson de chèvre ou de l'omelette, du fromage blanc et des pommes de terre cuites dans un grand chaudron, dans la cheminée. On revenait heureux.

à suivre.....